

Henning Mankell

Le dynamiteur

ROMAN

HENNING MANKELL

LE DYNAMITEUR

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS PAR RÉMI CASSAIGNE

ÉDITIONS DU SEUIL 25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Bergsprängaren* Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm © original : Henning Mankell, 1973

Cette traduction est publiée en accord avec Copenhagen Literary Agency ApS, Copenhague

ISBN original: 978-91-7343-780-6

ISBN 978-2-02-138814-5

© Éditions du Seuil, septembre 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis la parution de ce livre, soit un quart de siècle. La première partie du livre, je l'ai écrite dans un appartement de Løkkeveien, à Oslo. C'était la fin de l'automne, il faisait froid. Par la fenêtre de mon bureau traversé de courants d'air, je voyais l'ambassade américaine. Devant ses grilles avaient lieu en permanence des manifestations. J'y allais entre mes séances de travail. On pouvait encore essuyer les commentaires sévères des passants. Mais ils étaient moins nombreux et moins haineux qu'avant. C'était en 1972. Les Américains étaient en train de perdre leur guerre d'agression sans issue au Vietnam.

Je me souviens clairement de cet automne. Les feuilles qui jaunissaient dans le parc du Château, les marines toujours aussi renfrognés devant la porte de l'ambassade. Mais surtout, je me souviens de ce que je pensais. C'était une époque de grande joie, de grande énergie. Tout était encore possible. Rien

n'était ni perdu, ni joué. À part que les Vietnamiens allaient très certainement gagner. L'impérialisme craquait aux entournures. L'avenir avait ouvert des voies maritimes avec assez de tirant d'eau. Mais il y avait aussi des images contradictoires : ni moi, ni aucun de mes amis n'imaginions connaître de notre vivant l'effondrement du système de l'apartheid en Afrique du Sud. En regardant en arrière, je vois combien nous avions à la fois raison et tort. Comme toujours quand on regarde l'avenir.

J'écrivais ce livre en me disant que ce serait un début : être publié pour de bon, pour la première fois. Jusque-là, j'avais placé de petits textes dans des journaux. Et fait jouer quelques-unes de mes pièces. Grâce à mon travail de metteur en scène dans plusieurs théâtres, j'avais enfin les moyens économiques de consacrer un mois à l'écriture. Car c'était devenu une question existentielle : qu'est-ce que cela allait donner ?

Je m'étais mis en tête d'essayer d'éviter les refus. Du moins en ce qui concernait les textes longs. Les romans, en somme. Pour cette raison, un an plus tôt, j'avais déchiré quelques manuscrits que je ne trouvais pas assez bons. Je ne les avais pas envoyés. Mais quand ce livre a fini par être prêt (la dernière partie a été rédigée dans un appartement tout aussi venteux de Trotzgatan à Falun), j'ai glissé le manus-

PRÉFACE

crit dans une boîte aux lettres. En juin, j'ai reçu une carte avec le portrait de Dan Andersson*. Sune Stigsjöö était alors directeur éditorial à Författarförlaget. Il m'informait que mon livre était retenu et allait paraître.

Il a eu de bonnes critiques. (Si je me souviens bien, seul Björn Fremer du *Kvällsposten* avait été négatif.) Cela m'a permis de recevoir des bourses. J'étais désormais dispensé de tâches alimentaires.

C'était il y a un quart de siècle. J'ai rédigé le manuscrit avec une vieille machine à écrire peu fiable à clavier norvégien. Aujourd'hui, j'écris ces lignes sur un ordinateur qui pèse trois kilos à peine.

Bien sûr, il s'est passé beaucoup de choses, en vingt-cinq ans. Certains murs sont tombés, d'autres ont été érigés. Un empire s'est écroulé, d'autres se sont affaiblis de l'intérieur, et de nouveaux centres de pouvoir se sont formés. Mais les déshérités et les exploités ont continué à s'appauvrir. Et la Suède est passée d'une tentative de construction d'une société décente à une entreprise de casse sociale. Une distinction de plus en plus claire entre personnes utiles et inutiles. Aujourd'hui, à l'extérieur des villes suédoises, il y a des ghettos. On n'en voyait pas il y a vingt-cinq ans.

^{*} Dan Andersson (1888-1920), romancier et poète, apparenté aux écrivains prolétariens. (Toutes les notes sont du traducteur.)

En relisant ce livre après toutes ces années, je remarque que ce quart de siècle, au fond, n'a pas été si long. Ce que j'y ai écrit reste en grande partie encore valable.

Dans cette édition, j'ai effectué quelques corrections mineures. Mais le récit est identique. Je n'y ai pas touché.

Cela n'a pas été nécessaire.

Henning Mankell Mozambique, novembre 1997

Le faire-part

- Bordel, pourquoi ça ne pète pas?

Norström trépignait rageusement du pied gauche. Il s'était empêtré dans une bobine de fil de fer qui traînait parmi les éclats de roche. Il trépignait du pied gauche et le fil de fer se lovait autour de son godillot toujours plus haut sur sa jambe. Il aurait facilement pu se pencher et, en tirant dessus avec la main, d'un seul coup sec s'en débarrasser.

Mais Norström ne se pencha pas. Il continua à trépigner rageusement du pied. Il transpirait. Sa chemise de flanelle grise déboutonnée très bas sur son ventre débordant absorbait sa sueur qui sentait la peau aigre et sale.

Norström était contremaître. Ce samedi après-midi de la mi-juin, le chantier à découvert fumait sous la chaleur écrasante. Norström dirigeait le dynamitage de tunnels pour la ligne de chemin de fer. Elle devait passer à double voie, et pour cela il fallait trois nouveaux tunnels. On travaillait à présent à

celui du milieu, le plus long et le plus délicat. Ils venaient d'entamer la paroi rocheuse. La surface hérissée de pointes du granit gris avait été dénudée de sa mince couche de terre. La roche reflétait la lumière. La paroi s'élevait presque verticalement à environ trente mètres du sol. C'était une petite butte rocheuse, à peine quelques centaines de mètres de rayon, à travers laquelle il fallait faire passer le tunnel et la voie ferrée.

Norström n'aimait pas creuser les tunnels. « Soit on fait sauter toute la montagne, soit on laisse tomber. Faire un trou tout droit au travers, c'est juste de la foutaise. Tôt ou tard, ça s'effondre. » C'était sa façon de voir. Jusqu'à la cinquantaine, heureusement, il lui avait été épargné de creuser plus d'un tunnel tous les cinq ans, mais là, il avait droit à trois d'un coup.

- Qu'on vienne m'enlever cette saloperie!

Norström fusilla du regard quelques ouvriers qui attendaient, appuyés sur leur barre à mine, bien contents de profiter de la pause impromptue : d'une part le détonateur n'avait pas explosé, d'autre part Norström s'était emmêlé le pied dans du fil de fer. Appuyés sur leur barre à mine, dos au soleil, ils attendaient.

- Allez, file l'aider.

De la pointe du pied, Oskar Johansson botta le train du benjamin de l'équipe. Un gosse de quatorze ans, petit et maigre. Il obtempéra et courut sur le sable jusqu'à Norström, se pencha vivement et se mit à secouer le fil de fer.

- Ne tire donc pas comme ça! Démêle-le.

Norström s'irritait de plus en plus. Il plissa les yeux dans le soleil, tourna la tête vers la paroi rocheuse, jeta un coup d'œil au gamin qui farfouillait prudemment dans le fil emmêlé, puis fixa les dynamiteurs immobiles appuyés sur leur barre à mine.

- Pourquoi ça ne pète pas ?Norström hurlait. Oskar Johansson se redressa.
- Je vais aller voir.

Au même instant, le fil de fer se détacha du pied de Norström. La pause était finie. Il fallait maintenant déterminer la cause de ce dynamitage raté. Et c'était à Johansson de le faire, car c'était lui qui avait placé la charge. Chaque dynamitage était personnel. La dynamite était toujours la même, capricieuse et traîtresse, mais chaque dynamitage avait son propriétaire, son responsable.

L'expansion industrielle exigeait de meilleures voies de communication. Le chemin de fer devait être étendu. Les voies multipliées. Les trains étaient plus longs, plus nombreux, et les dynamitages retentissaient à travers tout le pays.

L'été était déjà bien avancé. La chaleur, constante depuis fin mai, avait commencé à brûler le sol. La terre craquait sous les pieds des dynamiteurs quand

ils allaient prendre leurs courtes pauses à l'ombre des bouleaux.

Oskar Johansson s'essuya le front. Il regarda le dos de sa main. Luisant de sueur, il l'essuya sur sa chemise. Oskar avait vingt-trois ans. Il était le plus jeune des dynamiteurs, puisque le grouillot ne comptait pas. Il travaillait dans le dynamitage depuis déjà sept ans, et s'y plaisait. Oskar était grand, bien bâti, avec un visage rond et ouvert qui n'était jamais sérieux. Ses yeux étaient bleu clair et ses cheveux blonds frisaient sur son front. La chaleur précoce de l'été l'avait bruni. Il portait une chemise gris-blanc, un pantalon en coton bleu sombre et marchait pieds nus.

Il plissa les yeux en direction de la paroi rocheuse.

- Tu vas voir?

Les mains sur les hanches, Norström lança à Oskar un regard autoritaire. Norström n'aimait pas les dynamitages ratés. Parce qu'on ne savait jamais ce qui allait se passer, et que ça retardait le travail. C'était sa responsabilité de tenir les délais, et ce tunnel serait délicat, il le savait. En plus, il avait la gueule de bois. La veille, il avait fêté ses cinquantecinq ans. Il avait bu de l'eau-de-vie jusqu'à s'effondrer sur son lit vers deux heures du matin. Et il avait longtemps et abondamment vomi en se levant deux heures plus tard pour aller au travail. Il regrettait presque de n'avoir pas accepté la faveur d'un jour

LE FAIRE-PART

de congé à l'occasion de son anniversaire. Il lui avait été accordé par la direction pour ses bons et loyaux services à la construction du chemin de fer depuis 1881. Il avait en outre la réputation de tenir les délais et de faire avancer le chantier. Cela lui avait valu de la part de ses dynamiteurs le surnom : la Terreur du Travail. Il n'était jamais employé en présence de Norström, mais c'était le seul nom qu'utilisaient les dynamiteurs pour parler de lui le soir chez eux ou lors des pauses, lorsqu'il était occupé à autre chose. Ouand il avait découvert son surnom, Norström avait d'abord été furieux, puis il y avait vu le signe que les dynamiteurs le craignaient, ce qui l'avait réjoui. Il arrivait même qu'il utilise ce surnom quand il décrivait son travail à ses amis. Pas plus tard que la veille, il avait parlé longuement et en bien de cette crainte qu'il inspirait à son beau-frère, venu fêter son anniversaire.

Il allait être quinze heures, et dans trois heures le travail serait fini pour la semaine. Puis viendrait le jour de congé. Norström resterait au lit à chasser les mouches, ferait taire les gamins, puis se mettrait tranquillement à planifier les tâches de la semaine suivante. Selon ses calculs du dimanche précédent, ils auraient dû arriver plus loin. Et rien ne le dérangeait tant que de s'être fourvoyé dans ses prévisions : son dimanche serait gâché. Il passerait son jour de repos à ruminer.

- Vous avez retiré le câble de mise à feu ?

Quelques dynamiteurs murmurèrent un faible non.

- Vous êtes fous, ou quoi? Pourquoi?

Norström était stupéfait qu'on n'ait pas procédé à une manœuvre aussi évidente. Il n'avait aucune indulgence pour cette courte pause au soleil qu'avaient prise les dynamiteurs.

- Tu vas te bouger le cul et aller m'arracher ce câble!

Norström décocha un nouveau coup de pied au grouillot. Le gamin fila jusqu'au petit boîtier en bois posé un peu plus loin, et arracha le câble branché à l'arrière par une pince crocodile. Oskar s'étira, appuya sa barre à mine contre un gros rocher et se dirigea lentement vers la paroi rocheuse. Il se mouvait doucement, comme pour ne pas réveiller la dynamite. Il grimaçait dans la chaleur et essuyait la sueur salée de ses yeux. Quand une charge n'explosait pas, un malaise se répandait sur tout le chantier. La dynamite était dangereuse. On ne savait jamais ce qu'elle allait inventer. Mais il fallait toujours que quelqu'un aille examiner le problème, avec la prudence pour toute protection.

Oskar s'arrêta à trois mètres de la paroi. Il se mordit la lèvre inférieure en regardant attentivement dans le trou percé dans la roche, où s'enfonçait en serpentant le câble de mise à feu. Il se retourna et lança à voix basse aux autres, restés appuyés sur leur barre à mine :

- Le câble est débranché?

Contrairement à son habitude, Norström s'avança jusqu'au boîtier en bois, jeta un coup d'œil puis cria :

- C'est débranché. Vas-y!

Oskar hocha la tête, s'adressant plus à lui-même qu'à Norström. Il hocha la tête, pour se convaincre que tout était prêt.

Puis il se retourne et, à petits pas lents, s'approche en douce de la paroi. Il ne quitte pas le trou du regard. Il se mord la lèvre, la sueur coule de la racine de ses cheveux sur son visage, il cligne des yeux pour mieux voir et, arrivé à un demi-mètre de la paroi, il s'arrête et se penche prudemment. Sans relâcher sa concentration, il tend le bras droit, jusqu'à ce que sa main atteigne l'entrée du trou. Il se concentre, prend son élan et commence précautionneusement à extraire le câble de mise à feu. Il perçoit le faible tintement d'une barre posée contre un rocher, sa main saisit le câble du bout des doigts.

L'instant d'après, la montagne explose et, pendant des années, le contremaître Norström pourra raconter que c'est dans son équipe, sur le chantier du deuxième tunnel de chemin de fer, que l'incroyable s'était produit : un dynamiteur avait survécu si près d'une explosion. Celui-ci se nommait Oskar Johansson, et le grouillot, un gamin de quatorze ans, s'était évanoui quand ils avaient retrouvé la main droite

d'Oskar dans un buisson, à soixante-dix mètres de là. Ils l'avaient trouvée grâce aux mouches attirées par la main en putréfaction. Elle gisait parmi les pissenlits, doigts écartés.

Et Norström d'ajouter qu'Oskar Johansson non seulement avait survécu, mais aussi continué à travailler comme dynamiteur une fois rétabli.

Ce samedi après-midi de juin 1911, Oskar Johansson perdit tous ses cheveux blonds. Son œil gauche fut arraché de son orbite par le souffle de la dynamite. Sa main droite fut sectionnée au poignet par un éclat de roche, avec une précision presque chirurgicale. Un autre éclat traversa comme une flèche brûlante son bas-ventre, lui coupant au passage la moitié du pénis avant de ressortir par l'aine, via le rein et la vessie.

Mais Oskar Johansson survécut, continua son métier de dynamiteur jusqu'à sa retraite, et ne mourut que le 9 avril 1969.

Le lundi suivant, le journal local annonça qu'un jeune dynamiteur était décédé dans un accident terrible et tragique. Personne n'aurait pu empêcher cette tragédie. Elle était à mettre entièrement sur le compte de la dangereuse dynamite. Une chance dans ce malheur, la victime ne laissait ni veuve ni orphelin dans le besoin.

Le faire-part ne fut jamais démenti.

1962

Le réveil sonne fort, impitoyable. Il est trois heures et quart, un matin de mi-mai. La pièce est humide et glaciale, le poêle à mazout éteint. La mer est bleunoir, immobile. Une lourde brume gris-blanc pèse sur la surface étale. La lumière grise déverse ses images dépouillées. Les branches des chênes pointent comme des ruines dans la grisaille.

Quand je marche sur le sentier qui rase la plage, le sable et le varech brun-gris craquent sous mes talons comme des coquilles d'œufs. Un frémissement traverse la surface de l'eau. Des vagues se déploient et roulent sans bruit. Un bateau est passé, au loin. Un brochet se faufile en silence entre les rochers de l'autre côté de la crique.

L'île n'est pas grande. Il faut une demi-heure pour en faire le tour. Jusqu'à la pointe, où se trouve la maison d'Oskar, je mets environ quinze minutes. Je longe le rivage, m'enfonce parmi les chênes

quand le sable cède la place à des rochers escarpés, redescends sur la plage, plié en deux, traverse d'épaisses broussailles, et je n'ai plus qu'à suivre la faible courbe de la baie jusqu'à la pointe où est la maison.

La porte est entrebâillée. Oskar est déjà levé. Il est attablé devant une réussite, une forme très spéciale d'Idiot. Il me salue de la tête et je prends la cafetière sur le réchaud à alcool. Je m'assieds sur le banc, j'attrape une tasse bleue ébréchée, en attendant qu'Oskar donne le signal du départ.

Oskar a acheté le sauna il y a sept ans, quand l'armée a démantelé les baraques datant de la dernière guerre. Il l'a payé cent cinquante couronnes, à condition de le déménager lui-même. Mais il est allé trouver le propriétaire du terrain, et a obtenu le droit de l'occuper jusqu'à sa mort. L'année suivante, je l'ai aidé à démonter les bancs du sauna, renforcer les parois internes de plaques de masonite, aménager une petite alcôve pour le lit, installer une armoire et percer une fenêtre. Puis, ensemble, nous avons tout peint en rouge et blanc. Chaque année, Oskar s'installe sur l'île début avril, et y reste jusqu'à l'arrivée des premiers froids en octobre.

Le sauna fait un mètre et demi de large, et à peine trois de long. Si je m'étire, ma tête frôle le plafond.

Sable mouvant. Fragments de ma vie 2015

JEUNESSE

Les ombres grandissent au crépuscule 2012

Le Garçon qui dormait sous la neige 2013

À l'horizon scintille l'océan 2014

Sur l'auteur

Kirsten JACOBSEN Mankell (par) Mankell 2013

Ces titres sont disponibles également en e-book

RÉALISATION: NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ IMPRESSION: CPI FRANCE

dépôt légal : septembre 2018. ${\rm N}^{\circ}$ 138811 (00000)

Imprimé en France